

Florence Trocmé

Journal de lecture de

La Face nord de Juliau, huit, neuf, dix

de Nicolas Pesquès

mai et juin 2012

avec un appendice autour du dossier Jacques Dupin de la revue
Europe

samedi 19 mai 2012

DE LA COULEUR

Entamé la lecture de *La Face nord de Juliau, huit, neuf, dix*, de Nicolas Pesquès, lecture lente, imposée par un livre très dense, dans son apparente parcimonie de mots.

« Je ne sais pas ce que peut la couleur » (14)

→ un de ses axes de travail, la couleur et singulièrement le jaune et plus singulièrement encore **le jaune des genêts**, sur la colline de Juliau. Ce propos entre en résonance avec le livre de Dominique Fourcade, *manque*, récemment refermé et aussi avec les propos de Claude Pérez dans la note qu'il a donnée à *Poezibao* sur ce livre : « peut-on imaginer que Fourcade, dont l'entreprise ne tend à rien d'autre, et à rien de moins, qu'à inventer une poésie non pas anti-mallarméenne, mais post-mallarméenne, c'est-à-dire à trouver une issue hors du mallarméisme interminable de toute une poésie française moderne, peut-on imaginer que Fourcade, après le noir, après le blanc, essaierait ici (comme aussi ailleurs) *la couleur*, qu'il tenterait quelque chose avec l'aide des couleurs ? Qu'il ferait l'essai d'une poésie qui trouverait dans la couleur non pas uniquement un signe ou une preuve, mais un ressort ou un agent de ce que je vais appeler faute de mieux son *actualité*. » ([ici](#))

→ et réciproquement car préparant pour publication l'article de Claude Pérez et lisant ces propos, j'avais pensé à... Pesquès et à « l'humain du genêt » tout autant qu'au rose de Hantaï, évoqué par Fourcade ou plus anciennement Cixous ou au bleu d'un Maulpoix (14).

COUTEAU TIRÉ

Il vient à l'idée en ces premières pages de ce nouveau Juliau que sans doute est intervenu un deuil, celui de la mère...

ce terrible extrait :

« morceau construit au fixatif

à la mère et au couteau »

aux multiples sens possibles, dix mots, quatre substantifs, et le verbe construire – *morceau* comme pour la musique et cette polyphonie supposée d'un travail qui a quelque chose à voir avec celui du peintre (le *couteau*, version light, on pourrait dire aussi le boucher), de la colle, ce qui fait **coaguler le très fugitif**, sans cesse traqué, tangiblement traqué, par Pesquès et de la mort.

DU SOUTERRAIN

Oui, c'est souvent le sentiment d'une **traque** que donne la lecture de Pesquès, avec son « bruit de fabrique » parfois et cette claire conscience que cette colline, on l'appréhende comme on peut mais « sans jamais passer par l'intérieur ». (19)

→ écho avec un [texte](#) intéressant de François Bon, dressant le portrait d'une *litbo-lamelleuse*, une femme dont le métier consiste à couper et polir des roches apportées de tous les coins du monde par des géologues cherchant à connaître leur structure, leur composition, à y retrouver parfois la trace d'un organisme. Ce vieux rêve d'entrer à l'intérieur de la pierre, des vaisseaux sanguins, des neurones, des veinures des plantes, des réseaux souterrains créés par les insectes, les lapins... ou l'eau. La question de la connaissance qui n'est que de surface....

DE LA RÉPÉTITION

« Redire semblable à mourir

le monde n'obéissant qu'aux poussées » (25)

oui à 1. la répétition n'est pas la création, les épigones sont des morts-vivants ou plutôt des vivants-morts ; moins en accord avec 2. car il peut y avoir du cyclique dans la poussée, des poussées cycliques, en partie répétitives, comme les saisons par exemple.

FOURCADE ET PESQUÈS

Rapprochement encore, spontané, lisant chez Pesquès « dire que la vie s'interrompt sans cesser » : cela pourrait résumer tout *manque* de Dominique Fourcade !

dimanche 20 mai 2012

NOMMER

J8 accentue la descension, dit Nicolas Pesquès (27). De quelle descente est-il ici question et où serait l'acmé ?

« Et quand on veut **nommer ce qui aimante**

on tombe dans le brouillon du corps » (28)

« ce qui aimante », superbe définition de ce que l'on pourrait appeler la pulsion poétique, cette induction qui se fait soudain ou progressivement, cette orientation qui crée un courant entre ce qui est pensé ou ressenti et une forme verbale, encore informe, mais appelée. **Une forme verbale appelée.** Quant à ce « brouillon du corps », on pense à ce méli-mélo, très physique en effet, en ce lieu où quelque chose parle, commence à tenter l'énonciation, tentative souvent vaine, poussée, confusion alimentant la confusion. Là seulement, sans doute, facilité (redoutable facilité !) absente. Un grouillement brouillon dont le ballon ne sort pas, quelque puissante que soit l'aimantation, le but.

PETITE AVANCÉE

Dans Pesquès, on ne peut aller vite, mais seulement avancer doucement. Son écriture est éminemment chemin et cheminement. Si trop vite, pertes multiples, genêts, cailloux, fragments de phrases, souvent opaques, fermés,

qui demandent un peu de temps pour s'ouvrir au sens, pour révéler un de leurs sens possibles. Il y a un double mouvement pour le lecteur, avancement et attente. Le texte ne se donne souvent pas d'emblée, il faut l'observer, s'arrêter, le laisser venir, éclore. Il est refermé dans sa densité, comme une pivoine et ne s'ouvrira pas toujours.

Les phrases sont courtes, peu nombreuses sur une page, simples et comme dans une pelote, il faut tirer sur un fil et tirer loin, lent, long.

J8, SAISIR LE MONDE PAR LE LANGAGE

J8, la première partie du nouveau livre de Nicolas Pesquès est bien un livre de deuil, un deuil confronté à Juliau, un deuil qui bute sur les mêmes effrayants paradoxes et apories que les précédents livres-juliau. Et que l'on pourrait résumer très grossièrement à **l'incessante dérobade du dire devant ce qui est**, colline, jaune, genêts, mort de la mère, un monde d'infinies sensations dont le langage est impuissant à appréhender **et la teneur et l'affolante complexité**. Mais il s'y essaye et l'acte de poésie est dans cette tension, cette tentative dont l'inéluctable échec est conscient. Car ce que traque l'auteur pourrait bien « être quelque chose qui ne dépend pas du langage » (15). Ce qui évoque fortement le premier débat proposé par Isabelle Butterlin, en son [atelier philo en ligne](#) : *pouvons-nous saisir le monde par le langage ?*

Et cela au point qu'il faudrait inventer un ou des mots ? Quid de cet étrange *écre* qui fait son apparition dans J9, *écre* qui n'est ni l'acronyme d'une ONG s'occupant de réfugiés et d'exilés, ni un col de montagne... mais bien quelque chose qui a à voir avec écrire, amputé de son i, de son jaune ? *Écre* sur lequel on bute, comme une scorie (ce pourrait être un des buts de cette introduction, parmi d'autres raisons d'être, d'*écre* !), un mot qui dans un premier temps gêne et ne convainc pas. S'habituer à *écre* ? Travailler la proximité d'*écre* et d'être, d'*écre* et d'un *écrire* amputé ?

LES MOTS ET LES CHOSES

Problématique centrale, axiale, pour Nicolas Pesquès. On la retrouve aussi bien ici : « ne jamais s'appuyer sur quoi que ce soit / qui aide à confondre les mots et les choses (25) qu'ici : « se retrouvent, se concentrent de dehors à dehors / le dense et le détail / avec une espèce d'énigme intime / comme chose et mot exactement » (49)

lundi 21 mai 2012

IMMÉDIATÉTÉ ET DÉTACHEMENT

« Dès l'instant où nous utilisons un langage, nous quittons / l'immédiateté / nous lançons un temps spécifique, nous entrons dans l'ère / du / détachement. » (59)

→ leçon peut-être pour temps d'épreuve, de chagrin, de douleur. Les mettre à infime distance mais à distance, sortir de l'immédiateté et de sa brûlure pour accéder à une forme de détachement, même infime ? Fortement pensé à plusieurs de mes amis écrivains qui sont dans de telles situations et qui disent qu'écrire les apaise. Et que peu importe d'ailleurs teneur et qualité de l'écrit....

→ renvoie aussi de nouveau au débat du premier [atelier d'écriture philosophique](#) d'Isabelle Butterlin, langage et monde, langage et appréhension du monde. L'espace à explorer serait le minuscule espace interstitielle entre la sensation et sa formulation (éventuelle, tant de sensations passent, par milliers quotidiennement, qui ne seront jamais élucidées, énoncées et qui pourtant iront s'enficher dans les territoires intérieurs !).

mardi 22 mai 2012

STRATÉGIE

(revenant à Nicolas Pesquès, fin de « Juliau 9 »)

Pesquès parfois semble mettre en place une véritable stratégie, que l'on peut peut-être rapprocher de celle de Rimbaud, pour tenter d'approcher ce réel qui fuit sans cesse et qui se dérobe à l'énonciation : « pour que la présence de jaune /s'applique avec précision / la langue intègre l'œil / et voir n'a plus le même toucher // mue de main, colline analogue » (73). Perturber la hiérarchie des sens et leur claire division !

Cela aussi qui décrit bien son projet, ou plus précisément le sentiment que donne son projet : « il y a toujours plus de langage / et toujours plus de colline. » (84) : loin de s'épuiser, ce sujet unique travaillé et retravaillé, ce motif repris inlassablement semble au contraire s'amplifier, bourgeonner, s'étendre de plus en plus. Colline sans doute toujours plus énigmatique, corps devant la colline toujours aussi mystérieux dans son approche et devant tout cela, l'autre montagne, celle du langage qui à la fois se dérobe constamment et en même offre toujours de nouvelles possibilités. On songe bien sûr aux grandes séries picturales, les cathédrales ou les nymphéas de Monet, les St Victoire de Cézanne (Cézanne dont le nom apparaît souvent dans les livres de Pesquès).

LA MATIÈRE MANQUANTE

« l'impossible », « le dehors », le hors-langage /« le désastre », « le jadis » /ils sont la matière manquante qui jamais ne viendra /ils sont l'intraduisible de toute venue // Plus que la rupture entre les mots et les choses ;/ils sanctionnent l'intervalle de nos pouvoirs / l'ignorance de nos moyens // des uns aux autres, l'extinction du comme / l'impénétrable proximité qui nous force / à passer du tact à la parole, du mot à la peinture / qui nous interdit de le faire » (89)

→ Passage essentiel qui pourrait donner lieu à de très longs développements et servir de grille d'analyse de tout juliau. Il y a cette attestation d'une recherche similaire chez d'autres écrivains, sans doute Blanchot, Quignard, du Bouchet... cette formule si prenante et si juste, définition de la quête de la poésie et de son inévitable échec « l'intraduisible de toute venue ». Cet écart, crevasse dans laquelle on ne peut pas ne pas tomber, entre ce qui est perçu, une sorte d'épiphanie et la tentative d'en rendre compte. D'autant qu'aujourd'hui, le *comme* n'est plus possible, il est épuisé, rejeté, l'image, la métaphore sont devenues souvent inopérantes, reconnues comme telles. Il y a ce qui excède toujours et de manière quasi infinie ce qui peut s'énoncer (langage, langage intérieur, écriture, photographie, peinture... etc.). Impénétrable proximité ! Trop près pour voir, pour savoir. Dans l'eau du bain.

samedi 26 mai 2012

PESQUÈS, DE JAUNE EN JAUNE

Les pages 90 et 91 renvoient quelque chose de tragique. Sous l'égide de « de jaune à JAUNE ». Comme un sur-drame dans le drame permanent de la quête de la réalité de la colline. Comme si quelque chose de finalement rassurant et aimé, que l'on ne peut plus nommer que « j » était désormais éloigné volontairement par l'écrivain. Volontairement et obligatoirement en même temps. Il ne peut en être autrement. Séparation imposée. Il faut la « sep de j » et de son jaune. S'agit-il du jaune particulier (des genêts, de juliau) versus l'idée de JAUNE (d'où les capitales) ? Aller vers JAUNE, n'est-ce pas aller vers l'aridité des idées et des concepts et quitter un jaune exquis, à saveur puissante dans l'œil ? Gué terrible sur le mot jaune.

PESQUÈS ET CRONENBERG

« Et si l'apparence venait à manquer ? » : résonance puissante avec l'extrait de l'article de Jean-François Rauger sur le film de Cronenberg et le réel devenant introuvable.

UN « PHRASÉ DES CORPS »

« Image et colline sans consanguinité / [...] / comme si à côté de la nature, il y avait un domaine réservé / un phrasé de nos corps / pour l'incompréhension (95)

Il y aurait un hiatus impossible à combler, alors même que toute l'œuvre de Pesquès depuis des années s'y contraint, entre d'un côté la « nature » et de l'autre une entité corps+langage ou corps avec langage et donc une étrangeté constitutive de l'une à l'autre. Un éloignement imparable du fait du langage, précisément et alors même que l'on tente de se servir du langage pour combler ce fossé « un phrasé » « pour l'incompréhension ». Il y a là un effet de circularité et de cercle vicieux redoutable.

GRAMMAIRE

« Les auxiliaires / les toucheurs de sens / ils résonnent après que jaune a chanté ». (97)

Les livres de Pesquès sont aussi, bien évidemment, une méditation continue sur la grammaire. Et aussi sur la « crasse des mots / insensibles à la soif nue » (98)

dimanche 27 mai 2012

CLIVAGE

Du clivage profond entre les mots et les choses, en une démonstration quasi mathématique, à suivre comme telle terme à terme pour tenter d'en comprendre le sens : « les mots ne nous donnent pas les choses / ils nous les enlèvent » (103), ils nous enlèvent les choses « pour les dire » : c'est là que se creuse le fossé entre le réel et le langage. « Pour les dire » signifie en les altérant, par définition, pour les faire « être autrement ». Les mots dénaturent la nature, cela devient soudain une évidence.

IMMÉDIATÉTÉ

Il n'y a pas de vraie immédiateté semble dire Nicolas Pesquès : « L'immédiateté que nos corps aiment vivre / n'est plus que celle de nos temps verbaux / de nos espaces phrasés » (104). Il n'y aurait jamais immédiateté, contact total avec le monde, car il y aurait forcément médiatisation par le langage ? Incarnation par le verbe ?

→ Ici peut-être un point de désaccord. Il peut y avoir, très rarement certes, fugitivement bien sûr, le sentiment puissant d'immersion totale dans le réel, d'immédiateté. Il y aurait là une forme de sidération (positive, versus celle qui advient lors d'un trauma), laquelle suspend momentanément le cours ininterrompu des mots et le recours aux mots. Recours aux mots pour mettre à distance, pour décrypter, pour s'emparer d'un réel qui pourrait sans cela paraître affolant, dans son abondance, dans sa puissance. Cela peut-être que nos plus lointaines ancêtres ont ressenti. Et cela aussi décrit par certaines relations d'expériences de prise de drogues.

→ et des ces épiphanies peuvent naître, mais après coup et par altération, un poème.

LA TENSION DU TEXTE

page 105, de nouveau un poème dense, difficile d'accès mais comme surtendu par la tension extrême entre ses premiers et ses derniers mots, le vivre et le mourir. De vivre à mourir, via ces vecteurs que sont *jaune, écrire, langue*. Il faut noter la grande simplicité du vocabulaire de N. Pesquès. Il ne cherche pas à combler ce trou béant qu'il découvre en avançant et qu'il découvre au lecteur, avec des mots brillants, des termes-leurres qui feraient

illusion. Non, il faut se débrouiller avec *vivre, mourir, jaune, mots, colline* – parfois des mots du registre de la médecine, mais rares, *apoplexie, consanguinité*.

DISPARAÎTRE (LE DESSIN, LE POÈME, PESQUÈS)

Toutes ces pages me semblent marquer une sorte d'acmé du livre mais aussi de l'œuvre. On est complètement sur zone, par le jaune, notamment qui s'est petit à petit dépouillé. Confrontation avec le jaune, le jaune de plus en plus jaune, non pas couleur, mais essence : « Jaune ou la stupeur » (106) avec un « bonheur de la dessaisie » et « comme si voir disparaître quelque chose / c'était ça écrire, extraordinairement ».

→ ce qui fait songer à la légende antique rapportée par Plin, de la fille du potier corinthien Boutadès, dessinant, sur le mur, pour garder son image, l'ombre de son amant qui s'en va.

→ Le poème, esquisse, tracé de ce qui est encore là ou vient de disparaître, signalant une *apparition disparaissante*. (Jankélévitch)

mardi 29 mai 2012

ENCHÂSSEMENT DES DRAMES

Reprenant le très beau livre rouge, oui rouge et pas jaune ! de Nicolas Pesquès, *La face nord de Juliau huit, neuf, dix*, cette confirmation d'une sorte d'enchâssement de drames les uns dans les autres, comme je le supputais il y a quelques jours devant la tension dramatique perceptible dans ce livre. « Quand la parole vient à manquer / un drame passe sous la coupe d'un autre » et un peu plus loin dans le même poème (p.109) : « on voit bien que tout ce qui nous occupe / tout ce que le langage a voulu / est ce qui le tue ».

Y a-t-il constat plus effrayant pour un écrivain !?

Et un peu plus loin, en une suite de poèmes sur ce thème, grattant et retournant l'évidence, toujours le jaune, un « jaune glacial » et non plus le jaune magnifique des genêts, un « jaune chair de poule » (113) et il y a de quoi, cette quête de tant d'années, cet obstination, le recommencement pour déboucher là : « jaune aura lieu mais je sais ne pas » (112), le monde (la colline) continue et je ne peux le saisir, un *ne pas* qui n'est pas un refus de faire à la Bartleby comme on aurait pu le penser p. 108 mais le *ne pas* de l'impuissance.

ET NÉANMOINS

Emprunt ici d'un titre de Jaccottet, pourtant bien éloigné à maints égards de Pesquès, car se produit alors un rebond. Un rebond que l'on aurait pu anticiper, considérant qu'on en est là à mi-parcours du livre ; on semblait avoir en effet atteint un cul de sac avec cette série de poèmes de la seconde

partie de *J10* et l'on se demandait où pourrait aller le poète après ce constat ?

Il n'est pas vaincu, il y a un sursaut, il est impuissant, il le sait mais il va s'agir maintenant de « franchir le sans fin piétiné à vie » en un « travail de taupe et d'os » (116)

Le *séparé*, asséné et assumé, séparé du monde par le langage et à cause de lui, incapable de le rejoindre, ce fut la tentative, par le langage. La partie III s'ouvre sur ce qui semble être une « réfection ». « Écrire / le oui jubilatoire et cruel de l'enlèvement / le genêt de la réfection // travail de taupe et d'os » (116)

Lecture à venir... mais ici se confirme l'impression que cette œuvre est sans doute une des œuvres poétiques les plus importantes et les plus fortes du temps présent.

vendredi 1^{er} juin

DU JAUNE TOUJOURS

Car, en effet, Nicolas Pesquès semble repartir à l'assaut du jaune. Il s'affronte encore au jaune comme pour se confronter de nouveau aux apories (pense soudain qu'il y aurait quelque chose de la démarche d'un Don Quichotte ici). Il faut affronter le *ne pas* et tenter « la grande fusion des formes difficiles » (123) dans ce « contact » qu'on ne sait « dire qu'une fois rompu » ; et pour cela, il tente une nouvelle approche, « injecter de la distance », un « *amour de loin* pour fuir l'inhospitalité / de la nature ».

→ *fusion*, sans doute un mot important. Quand il y a faille, la fusion seule susceptible de rapprocher les rives ? Et dans le même temps, l'autre mouvement exactement inverse donc, *l'injection de la distance* et *l'amour de loin*.

→ et soudain cette impression qu'il en va aussi souvent ainsi dans la lecture, ce double mouvement fusion/éloignement, comme le battement de la note entre deux fréquences. Fusionner, entrer en fusion avec ce qu'on lit, épouser le texte, s'y perdre, se perdre et dans le même temps s'en détacher très légèrement et accéder à la claire compréhension qu'on ne l'atteindra jamais.

→ et n'en va-t-il pas de même dans le mouvement de vivre, immersion dans la réalité et très léger décalage qui fait comprendre qu'on est toujours séparé (*sép de j* comme dit Pesquès, marquant sans doute ainsi tout le perdu irrémédiable, la somme de ce qui est englouti, mangé par la mise à plat en mots, si réductrice)

Ici presque chaque fragment de poème pèse et compte !

FRICITIONNÉ DE GRAMMAIRE

« Frictionné de grammaire pour traverser le bois » (124)

→ n'est-ce pas l'enfant qui chantonne pour affronter le noir, celui qui invente des histoires le soir pour avoir moins peur, n'est-ce pas ce mouvement qui génère des fantasmes (de la grammaire ?) pour habiller effrois et pulsions, celui qui *injecte de la distance* grâce à des mots : ce que je peux nommer, même mal, même par erreur dans la confusion de l'affrontement, moins terrifiant que la masse grouillante des impressions / sensations ?

samedi 2 juin 2012

PESQUÈS, ET OUI ! LA JOIE

Le poème de la page 125 (in *La Face Nord de Juliau, huit, neuf, dix*) a lui seul pourrait être très longuement détaillé et retourné. « Courir la pente / m'introduire dans le creuset qui n'appartient à personne », lance-t-il en matière d'incipit, le corps à l'œuvre donc, tout de suite confronté de nouveau à la séparation [destin du corps, la séparation, depuis la première division cellulaire et la naissance, jusqu'à la mort en passant par toutes les mues intermédiaires...] avec le « jaune extra-lucide / qui reconnaît la déchirure du langage ».

→ et soudain saute aux yeux la pertinence de ce choix (mais en est-ce un ?) du **jaune**, le jaune acide, le jaune non complaisant, le jaune pas vraiment refuge ou apaisant comme le bleu ou le vert célébrés par tant d'écrivains. Non le *jaune extra-lucide* ! Celui du soufre. Séparation à l'œuvre, dans l'œuvre et d'avec l'œuvre, hors d'œuvre en quelque sorte et au cœur de l'œuvre en même temps, toujours cette tension entre deux contradictions qui confèrent une part de son immense énergie latente aux poèmes de Pesquès. « Nul autre devoir que de poursuivre / le jaune pelé de JAUNE », de se confronter à la fois en quelque sorte à l'immanence et à l'essence, de vivre le jaune local et le concept de jaune, dans la déchirure mais parce que c'est là qu'il faut être. Assigné au jaune en quelque sorte, à supporter le passage du jaune au JAUNE. Il s'agit et là vient une énorme surprise de regarder la brûlure « comme un texte de joie ». Et il faut bien entendre joie et pas jouissance, il me semble, même s'il peut y avoir de la jouissance dans la joie. Cela va au-delà du plaisir individuel et que l'on pourrait dire solitaire. Quel formidable rebond après la désolation des pages précédentes, où l'on sentait les poèmes construire petit à petit un désespoir total. Comme si un seuil avait été franchi et c'est ainsi peut-être qu'il faut lire « m'introduire dans le creuset qui n'appartient à personne » ? Et au bout ? « Le bien-être sans la paix / le livre sans la fin » (126), comme si il y avait eu une forme de renoncement, de détachement, mais qui ne signifie pas la fin de l'entreprise. Aucune fin n'est possible, ni celle de l'entreprise poétique, ni celle du livre, qui reste ouvert et prêt à traduire le cheminement sans concession de Pesquès. Que l'on aurait presque envie d'appeler Juliau Pesquès. Changement de prénom

comme emblème de l'étape franchie dans la recherche de la colline insaisissable.

Dimanche 3 juin 2012

LUCIDITÉ DE JAUNE

Chez Pesquès, à ce stade du livre (IV de *Julian 10*), expression du sentiment de la précarité du projet, de son *revival* : « le pas d'après construit / la suffocation / la reprise du projet » (129). On sent bien l'enjeu, reprendre oui (*bon qu'à ça ?* Beckett, cité par Valérie Rouzeau en tête de *Vrouz*), mais que ce ne soit pas un petit arrangement avec la réalité. Un pas de côté ? Le besoin d'aller au-delà de la limite du désespoir. Il s'agirait d'en franchir le mur, la porte, franchir la colline peut-être, la passer...

Avec le langage, car en dépit de son manque intrinsèque, de son incapacité constitutive « la performance du langage nous ahurit » (131) et d'asséner deux vers plus loin un stupéfiant « pouvoir ne pas ne pas » : emboitement de la double négation, arrimée à un verbe qui exprime la puissance, la possibilité d'une action, sens qui se dérobe et pourtant s'affirme ! Et retour de la joie, avec solitude, mêmes eaux : « commencer par la joie / faire l'expérience de la solitude / une seule pluie » (131) : averse de la joie et de la solitude, seul à *ne pas*, plus seul encore mais joyeux de *ne pas ne pas*. Ne pas céder à *ne pas*. Opposer des pas vers la colline à *ne pas*. Et si l'on devait mettre ici une indication musicale, ce serait *ostinato*.

MÉDIATION DU CORPS

Il y aurait comme une médiation du corps, réaffirmée, entre la colline et la conscience, le corps qui « fabrique » des armes (se souvenir de Kafka, « Plus que la consolation est : toi aussi tu as des armes », Journal, 12 juin 1923). Le corps avec ses « langages non constitués » pour « deviner quoi quand jaune vient / quand écrire veut » (134)

→ jaune = écrire ? JAUNE, le livre impossible, l'horizon inatteignable de tous les écrivains ?

RÉFLEXION SUR LE LANGAGE

Tout le livre est une puissante et très innovante réflexion sur le langage : « élire et tuer / ce que le langage fait aux choses est incommensurable » (135)

Tri, le bon grain et l'ivraie, ce que le langage est capable d'appréhender, de nommer (peu de choses) et ce qu'il ne peut qu'abandonner. Tragédie au fond et singulièrement pour l'écrivain que ce caractère incomplet, approximatif, du langage devant la profusion inouïe de la réalité. Même pas la profusion inimaginable de la réalité du monde, mais même la profusion tout aussi inimaginable de tout ce qui atteint en permanence une conscience, flux

comparable à celui des neutrinos qui par milliards nous traversent de part à part à chaque millième de seconde. Et dont nous ne savons rien.

lundi 4 juin 2012

ÉBLOUISSEMENT ET CONSCIENCE

Continuation de la lecture de *La Face Nord de Juliau, huit, neuf, dix*. Avec un petit retour en arrière vers la page 130 : « on ne séjourne ni dans l'éblouissement / ni dans la conscience. »

→ il y a d'infimes et rares moments d'intensité, d'éblouissement, qui peuvent s'accompagner de sidération qui empêche la mise en mots (mis à mort partielle on l'a vu). Peut-être que la sidération, dont le rôle défensif en cas de trauma violent a été souligné par les scientifiques, revient ici à protéger la force de ces instants-là. Pour cela aussi qu'ils laissent souvent un souvenir si intense, et qui contrairement à maintes autres souvenirs, ne se ternit pas progressivement à être trop sollicité ?

→ et d'aussi infimes et rares moments de pleine conscience, sans séparation ou division (notre lot pendant l'essentiel de notre temps), sans aucune boucle rétroactive, sans feedback, unité diraient peut-être les bouddhistes, non-séparation entre soi et ce monde. Sauf que la quête pesquienne ne me semble pas spirituelle mais artistique et ontologique.

Alors en effet, ni ici, ni là, on ne *séjourne* ! Pas plus qu'on ne séjourne aux enfers.

→ Long arrêt sur ces deux vers car ils expliquent bien aussi la démarche de l'auteur. Il doit revenir lui de ces enfers-là pour accompagner celui qui l'attend dehors (c'est-à-dire dans le livre) et il doit témoigner que si la « sep » est notre amputation quotidiennement réitérée, elle n'est pas absolue ni tout à fait permanente.

TRAVERSER L'IMPOSSIBLE ?

« Serait-ce concrètement faisable / de traverser l'impossible / et de le retrouver intact / avec les traces de ce passage » (137)

→ comme souvent chez Pesquès, cette phrase impose en même temps son évidence et son impossibilité. Si on tente de la saisir, quand on croit la saisir, elle échappe, l'idée qu'elle commençait à faire naître s'efface, se met en doute elle-même. Indice sans doute que l'on est bien « sur zone » ! Parcours sur un fil minuscule au-dessus du vide. Dire ici qu'il a fallu, qu'il faut beaucoup de courage à l'auteur pour être allé jusque-là.

SIMPLICITÉ APPARENTE DES MOYENS

Ce qu'il fait faire au langage ? Rendre gorge... c'est très puissant d'autant que contrairement à tant et tant – sans doute plus faibles ou moins déterminés – il ne casse en rien la langue. La mise en page est simple, sobre, pas de jeux de typo, de blancs. Utilisation de mots ordinaires et utilisation

ordinaire de la syntaxe et pourtant il aboutit à des propositions d'une immense complexité, totalement déstabilisantes « ni bonnes, ni mauvaises manières / des abois / des sauvetages de langue récusée / de colline rétablie » (139)

→ c'est peut-être dans ce *sauvetage de langue récusée* que git un des secrets. Récusée mais sauvée, condamnée mais repêchée. Et ce que l'on sauve ou repêche est souvent durablement transformé, non ?

Et l'on retrouve dans cette page 139 l'arrimage d'un verbe d'action (voir) et d'une double négation qui se déchasse d'elle-même : « voir ne pas ne pas »

→ On est à l'extrême bord du gouffre car « dicible : c'est-à-dire ayant atteint une limite du langage / le stade vaporeux de la disparition // y ayant établi sa négation » (140)

(→ souvent pensé à Wittgenstein en lisant Pesquès, mais me trompant peut-être dans cette association car je connais bien trop peu l'œuvre du philosophe)

→ et en effet juste avant la disparition, dans l'entrebâillement, par ce qu'on est là et qu'on tente de *ne pas ne pas*

mardi 5 juin 2012

LA CAGE À DENSITÉ

On n'en a pas fini avec *j10*, jaune ou juliau, puisqu'il y a une suite. « Avec JAUNE / on siège dans la cage à densité »

→ ces mots de *cage* et de *densité* font songer à certaines recherches scientifiques, cage pour aller observer de près les requins les plus dangereux, dispositifs divers pour lieux inhospitaliers ou parcourus de champs trop intenses....

Les deux semblent très emblématiques de la démarche de Nicolas Pesquès, qui se livre à ce qui ressemble à la fois à une *expérience* (dans tous les sens du terme) et à une *analyse*, par multiples biais, face(s), côté, arrière, de cette question du dire. En passant du jaune local de juliau à JAUNE, on change non pas de braquet mais d'intensité, on passe du réseau électrique domestique aux lignes très haute tension qui traversent le pays, du 220 volts à 800 kV ! Avec JAUNE, l'exigence monte à des sommets, ce fut sans doute le prix à payer pour *traverser l'impossible*, passer du genêt à une entité, une essence JAUNE englobante et avaleuse « corps entièrement dédié » et « déboussolement de cœur » (151) : ce n'est pas rien et l'on songe soudain à un versant non encore exploré dans cette lecture, un rapprochement possible avec l'expérience des grands mystiques. Sans doute les connaisseurs de Saint Jean de la Croix ou de Thérèse d'Avila sauraient faire ici les comparaisons nécessaires. Mais il faut redire que la démarche de Pesquès reste avant tout littéraire et ontologique et non pas spirituelle, au sens mystique. Mais p. 151 il est bien question de « deux dessoudés qui s'aiment » et plusieurs fois on a rencontré cette volonté de combler la faille,

d'en rapprocher les deux rives. Question de la fusion et de la séparation, de l'immersion et de la distance, de l'identification et de la distinction.

LE RISQUE

Le risque de la brûlure, des yeux, de l'esprit, de l'âme, de l'écrire qui y perd quelques lettres, devenant cet étrange *écre*, est bien là : « suis-je, une fois séparé, dévoré à vie / jeté au jaune excessif / l'intouchable, le griffeur // qui voudrait durcir en phrase » (153). Relever ce « jeté au » comme au feu, ou dans un bain d'acide. Il semble qu'il y ait une vraie dialectique entre le jaune excessif et le genêt, le jaune essentiel et le jaune immanent. Et dans tous ces pages de la suite de *J10*, on a le sentiment d'un combat et d'un combat très périlleux avec « jaune irréversible » (155). Et « à l'extrême pointe de la concentration / quand l'animal prend le pas / la fabrique du paysage devient la mort à chaque instant » (155) : on ne saurait être plus clair !

Processus dynamique, la concentration, au point de se faire animal, ce qui veut sans doute dire ici être tout réception, attente, guet, instinct, hors les mots... et cela d'autant « qu'écrire ne joue qu'une fois » (152). *Jet* de la détente animale, *lame* de ses crocs ?

RIEN D'UNE DESCRIPTION

Le constat est clair, lui aussi : « une minutie dans le genêt / ne nous aurait rien appris de JAUNE / ni de jaune » (158). Ce n'est pas par observation encore plus fine, plus fouillée, voire par virtuosité que viendra la connaissance, à aucune des deux échelles, jaune et JAUNE.

Opposition encore ici entre ce qui ce qui fige, arrête et tue, l'épinglé de la planche d'insectes de l'entomologiste et le mouvement et l'agitation quantique inobservable des physiciens.

Car « brun échanré n'a pas de descriptif » (158) et ce n'est pas une indigence des ressources qui est en cause, ni un manque de compétence, mais la nature même de cette ressource, la langue. L'expérience de *Juliau*, de jaune et plus encore de JAUNE est indescriptive, indescriptible. Ce qui renvoie une fois encore à la physique contemporaine et à cette découverte que l'observation modifie nécessairement l'observé, qu'on ne peut donc observer dans son état réel.

jeudi 7 juin 2012

LIRE QU'ELLE NE S'ÉCRIT PAS

Une nouvelle phrase-clé dans le livre de Nicolas Pesquès, *la Face Nord de Juliau, huit, neuf, dix* : « la poigne du dessaisir / la force extrême de la limite : genêt radieux, irradiant // comme s'il était possible de lire qu'elle ne s'écrit pas // qu'elle ne pas // fleur interne, jaune en cage » (166)

→ ici se demander si l'entreprise de Pesquès par son énergie continue et extrême ne crée pas une sorte d'œuvre hallucinée, absente certes puisqu'elle est impossible, il le démontre suffisamment rigoureusement mais spectrale ; JAUNE pourrait ainsi être la signature de cette présence spectrale, de cela dont sans cesse on s'approche, qui a donc une forme de réalité mais qu'on ne peut saisir, car les moyens pour le faire n'existent pas. Quelque chose que l'on peut *lire* alors que ça *ne s'écrit pas*. Une chimère peut-être ? Un hologramme de la colline, des genêts ? « fleur interne, jaune en cage ».

EFFET DE PROJECTION

S'interroger aussi sur l'effet de projection de cette œuvre.

Projection de cette image fantomatique, qui ne peut s'écrire mais qui se lit, qui est loin d'être absente de toute réalité (*de tout bouquet ?*) pour le lecteur, qui se constitue en une créature / création à l'étrange statut.

Projection au sens concret. Il y a là une fabrique à images, mais images composites, à la fois figuratives et abstraites, images multiples nées de chaque poème et se superposant et image globale née de l'ensemble du livre ou de ses différentes étapes.

Projection de la marche en avant, enfin. Le livre donne le sentiment de toujours avancer et en ce sens génère une forme de suspens(e)

VOIR ET LA COULEUR

Il y a également un questionnement sur ce qui est vu, sur ce qui se passe dans la vision, la perception, et singulièrement quand il s'agit de la couleur, seule. Cette remarque par exemple : « Fixer une couleur c'est ne plus voir que voir » (168), une phrase que tous les peintres devraient accrocher dans leur atelier ! Effacement de la forme, disparition de l'image, de la photo, du tableau, de la représentation, immersion dans la couleur seule. Voir désarrimé de penser, interpréter, traduire ?

LA TENTATION DU FUSIONNEL

« Je voudrais résister au fusionnel [...] explorer l'espace entre ce que les yeux voient et ce qu'ils lisent »

N'est-ce pas exactement ce que je tentais de dire à propos de la couleur ? Cela dans un mouvement de balancier entre deux pôles opposés, en plein cœur de l'aporie « écarter, rejoindre », un battement qui anime aussi le livre, battement global, perceptible malgré le cheminement pas à pas. Ouverture et repli permanents, alternés : le péril serait que cela se fige. La concession, la pure jouissance narcissique de l'acquis déjà, la peur d'aller vers l'impossible auraient entraîné le figé de la répétition et l'œuvre aurait été dévitalisée

Retour de *écre* qui continue à me gêner. Envie de dire que les moyens de Pesquès sont suffisamment puissants pour qu'il n'ait pas besoin de recourir à ce mot forgé qui bien que répété, ne trouve pas en moi lectrice, sa légitimité.

Écre aussi sans doute comme **Éc**(arter), rejoind)**re**, « écre est un son de colline en langue étrangère. Écre comme écriture bien sûr, mais un écrire autre, évidé, affûté ?

dimanche 10 juin 2012

CONCRÉTION

Idee d'une concrétion (179)

Qu'est-ce qu'une concrétion ? « Amas de particules solides se trouvant dans les roches ou les sols et résultant de la formation successive et de l'agglomération de particules nouvelles sous l'action d'agents physiques ou chimiques. »

→ et pourquoi concrétion ? « Pour ne pas faire unité » parce que « tel est le corps » et « telle est la longue phrase jamais écrite qu'on va clore ».

→ et ici comme en musique, amorce de la coda et un nouveau paradoxe, clore ce qui n'a pas été.

CE QUI VIENT

« bruit de boue quand sort la phrase / comme née à l'emplacement de » (182)

→ écrire exclut, trie, tue (trituration), c'est un enlèvement, c'est séparer au sens d'extraire, tirer au jour une part seulement, donc dénaturer.

ET JAUNE MAJUSCULE ENCORE

Oui, revient JAUNE, en une superbe séquence : « quand on regarde intensément / quand on s'acharne au cœur de l'éclat / on voit la nuit // JAUNE doit pouvoir être ce cri de joie noire » (183)

→ On n'est pas loin me semble-t-il du soleil noir de Nerval. Ce qui permet de souligner qu'il y a une forme de lyrisme, tendu, sombre, dans l'œuvre de Pesquès, ce n'est pas une œuvre intellectuelle ou froide, plutôt une œuvre qui brûle.

→ Fixer un objet en laissant se retirer le moi, voir l'objet perdre sa forme (très fortement projetée on le sait par le cerveau, image faite à petites proportions de la réalité et à grandes proportions d'une lecture par le cerveau expérimenté), le voir se dé-composer ; perdre le lisible du monde, écouter les mots qui viennent et qui *voient* : plus que noir, chaos apparent qui serait celui de la matière.

« Alors ce silence bifurque et gagne la langue » (183)

→ et c'est sans doute parce qu'elle est imbibée de silence que parle la langue de Pesquès. On pourrait dire reprenant les propos de Jean Louis Giovannoni qu'elle prend appui sur le silence, le vide. Paradoxe encore !

lundi 11 juin 2012

TRAGIQUE ET JOIE NOIRE

Pesquès, quant à lui, reste sur toute la fin du livre, achevé hier soir, dans un registre plutôt tragique, en dépit de la joie noire. « depuis toujours face à Juliau / suppliant que JAUNE soit installé / que jaune pieu s'enfonce // entre jaune et JAUNE / dans le froid de l'écartement / il n'y a pas de concordance de temps » (187)

→ et écrire ce JAUNE est le but impossible sans cesse visé et manqué par l'œuvre.

Il y a cette « part animale qui regarde les mots » et ne sait pas écrire. Cette part-là qui peut-être fusionne avec le monde dans le voir, n'instaure pas la distance, signature de l'humain, le réflexif. Et entre cette *part animale* et l'auteur, il y a ce seul médium, le langage, qui jamais n'épousera dans son ampleur, sa profondeur, sa simultanéité, ce qui vient de la *part animale*. L'impossible est multiples fois impossible et pourtant il faut « écrire sous les yeux la forme qui repousse le langage » (190)

→ bel exemple de ce que Pesquès « fait » à la langue. On l'a dit aucune trituration, aucun éclatement syntaxique, aucune déformation lexicale, aucune invention mis à part *écre* et la distinction majuscule/minuscule pour jaune. Mais une distorsion du sens habituel tel ce *écrire sous les yeux la forme qui repousse le langage*, où l'on finit par penser qu'il s'agit d'écrire en ayant sous les yeux la forme qui repousse le langage. Mais pendant un temps l'esprit flotte, en quête du sens, *écrire sous les yeux* ? D'autant plus que l'on a en tête un récent « ce que les mots voient ».

→ et dans le sillage de la lecture de Marielle Macé qui montre si bien comment d'un livre peut naître un engagement à faire, à expérimenter (in *Façons de lire, manières d'être*), ce désir plusieurs fois de reproduire quelque chose de l'expérience de Pesquès par exemple dans sa confrontation à une couleur seule, sans représentation et sans forme. Ou à la « matière » d'un son musical complexe et par définition en évolution. Ce serait ici ce que les mots écoutent ! Que voient, qu'entendent les mots qui surgissent de la sensation, de sa complexité ? Que peuvent en dire les mots ? Et comment alors ne pas expérimenter, cruellement, l'impuissance, la nature totalement hétérogène du langage et de la « part animale » qui sent et perçoit ? (190)

L'IMMÉDIAT ET L'INACCESSIBLE

« L'immédiat étant l'inaccessible », dit encore Pesquès p. 192, et donc de facto l'inexprimable. En soi et par défaut de l'outil, du seul outil et c'est « l'expérience extérieure qui échappe à tout / que le langage cesse de poursuivre et appelle JAUNE » (193)

→ Inaccessible, inappropriable, immédiat et donc insaisissable, JAUNE, dans « l'expérience ruineuse d'un plaisir » (196) (on trouve aussi les mots *volupté, jouir* et *joie* à plusieurs reprises).

→ drogue donc d'un plaisir solitaire ? Une sorte d'impossibilité de ne pas aller à la colline, y retourner alors que « colline / qu'écrire excite et qui l'encorne / reculante, dressant le mur et l'écrasement » (196)

→ le geste même de saisir détruit comme le regard de l'observateur fausse/modifie l'état quantique. L'interaction fait dévier la colline, la sort radicalement de sa nature propre : « Juliau n'est naturel que si je me tais / ni ne le regarde » (201).

La montagne résistante et en conséquence « des ruines / un talon qui descend et cogne / du sable dans la bouche // j'ai voulu en avoir le cœur net » (210)

Ainsi se clôt le livre.

Et de se demander si Juliau est fini. Mais pourtant ce sentiment d'avoir été témoin d'une sorte de danse toujours renouvelée autour ou même avec la colline, ce sentiment aussi que seule la disparition de NP, forcément antérieure à celle de J mettra fin à ce « corps à corps » homme-colline, homme-langage, homme-homme, cœur net.

En lisant le dossier Jacques Dupin de la revue *Europe*

jeudi 14 juin 2012

POUR PESQUÈS, REVERDY, VIA BÉNÉZET

Cette importante citation de Reverdy, qui résonne si bien avec toute ma lecture récente du livre de Nicolas Pesquès : « Le poète aurait donc beaucoup d'excuses à désespérer, puisque son acte, il peut le considérer comme fatalement voué à l'échec, pour peu qu'il ait conscience que ce qu'il doit communiquer est rien moins que l'incommunicable. Réussir dans la forme – c'est la seule chance de salut sur laquelle il puisse compter – la forme, grâce à quoi, moyennant ce qu'il faut de compromis et d'équivoques, les hommes feignent d'arriver à s'entendre – dans la plus imparfaite communication. » (84)

PESQUÈS ET DUPIN

...dans l'atelier en quelque sorte de l'écriture puisque Pesquès montre que le très pudique et secret Jacques Dupin, à deux reprises, dans *Coudrier*, « laisse bailler la porte » sur le « labeur et les façons » du poème. Il met en scène Dupin « aux fourneaux » et qui soudain tourne la tête vers « nous, lecteurs écarquillés » et qui « nous glisse : “*le truc c'est de bifurquer*”... » (85). « L'os est jeté. Il est riche » poursuit Pesquès que l'on retrouve bien aussi, un peu plus loin, lorsqu'il écrit « On bifurque pour suivre une piste, flairer ce qui vous tenaille et vous appelle : l'aimant du poème qui vous ronge. On écrit parce qu'on ne peut pas, et qu'il faut se diviser. » (86)

samedi 16 juin 2012

PESQUÈS ET LES « TRUCS » DE DUPIN, BRUNISSOIR ET COUDRIER

Très bel article donc de Nicolas Pesquès dans le numéro d'*Europe* sur Jacques Dupin. Beau et même drôle par moments... Pesquès analyse les prétendus « trucs » (titre de l'article) de Dupin à grands renforts de *bidules*, *machins*, etc. (en fait, chute de son article : de trucs, il n'y en a pas !)

Développant les vers de Dupin, « brunissoir / un outil de poésie » il suppose, p. 86, que des outils « il y en a peut-être toute une caisse, un tas d'affûtoirs particuliers : gouge à verbe, racloir d'adverbe, frottement phrasique à la peau de chat ou de chamois, frictions de langue et meule de grammaire » !

Après le brunissoir, le coudrier : « un autre bidule à magie », outil de celui qui écrit, semblable à celui de l'aveugle qui doit sentir la terre : « il y a un rapport physique, fluidique entre graphie et nature [...] Ruissellement d'origine charriant l'origine et toute la nuit qui l'enveloppe. Lisible seulement sans qu'on puisse toucher à ce noir qu'elle porte ». (87)

→ souvent cette impression concrète que la pointe du crayon est un foret ou un détecteur, quelque chose qui capte un courant faible, une aimantation. Et vive le coudrier « détecteur d'électricité, un machin exhumeur de mots vibrants » (87)

Et que dire du *chanfrein*, dont Pesquès explique qu'en fait on est passé du nom d'un objet, le masque de fer que portaient les chevaux à la guerre, à la désignation d'une partie de la face de certaines bêtes.

(Le terme [chanfrein](#) est utilisé dans la description anatomique de la tête des animaux pour désigner la partie comprise entre le front et les naseaux ou la truffe du cheval, du chien, du chat, de la vache et de certains autres mammifères à tête allongée. Par analogie, on nomme également chanfrein la pièce de fer protégeant la tête et le front de l'animal dans le caparaçon.) : « objet littéralement naturalisé. Langue industrielle passée dans la chair. Mot et chose avalés, incorporés » souligne-t-il.

FRAGME ET PHRAGME, DUPIN, PESQUÈS

L'interrogation continue sur quelques techniques ou outils de Dupin, autour du fragme « appelant [...] la phrase à se briser pour lui extorquer quelques bribes de la nuit qu'elle couve » et phragme qui « serait au cœur d'une séparation non duelle, pouvant unifier du son et de la vue avec une respiration ». Faut-il vraiment souligner qu'ici Pesquès parle autant de Pesquès que de Dupin, en notamment lorsqu'il évoque le « truc de la scission adhésive des éléments qui composent l'écriture ». (88)

DE LA POÉSIE (DUPIN, PESQUÈS)

« Il est impossible de tricher en poésie. Et l'œuvre entier de Jacques Dupin en témoigne, à mille lieux de tout tripotage technique ou théorique. Ne faisant face qu'à l'illisible, ne lui opposant que la plus grande nudité, la moins truqueuse, la plus dénuée de feinte » (88)

Envie de remercier Pesquès pour cette dernière note. Il donne l'aune à laquelle mesurer le poème ! Et pour ce rappel « écriture, muscle de l'ouïr et du voir » (transition toute trouvée vers le prochain article, à commenter plus tard, de Michèle Finck sur « l'univers sonore de Jacques Dupin ».